

Esprit Noyé

Quentin Lamarque

Quentin Lamarque

Esprit noyé

© Quentin Lamarque, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5375-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pas de chance

Est-ce que, vous aussi, vous ne pouvez vous empêcher de checker deux à trois fois de suite la même chose en sachant pertinemment que cela ne vous apportera rien du tout ? Ou est-ce simplement que je suis bon pour l'asile ?

Exemple : j'étais en ce moment même en train d'ouvrir pour la énième fois mon sac à dos avant de sortir de chez moi. Je partais pour la piscine et m'assurais de ne rien oublier. Serviette, lunettes, short, bonnet de bain et anti-vol pour le vélo dans la poche de devant. Rien de bien extraordinaire ni onéreux mais j'avais réussi de cette façon à me retarder de plus de cinq minutes. Ma copine faisait mine de ne rien voir, mais j'étais certain qu'elle n'en pensait pas moins. Marion regardait son truc du moment : un dentiste atteint de strabisme, travaillant dans un cabinet prestigieux, le tout accompagné d'histoires annexes en tout genre mêlant amour, sexe, violence pour pimenter la saison. Encore une de ces séries télé moralisatrices sur la vie et la chance que chacune et chacun avait de vivre la sienne et blablabla je t'en foutrais de la morale !

Quand enfin je me décidais à comprendre que mes affaires n'étaient pas capables de se mouvoir hors de mon sac, je prenais mon vélo et passais la porte d'entrée en faisant attention de ne pas laisser sortir les chats. Mes gros bébés plein de poils. Casque sur la tête, enfin prêt à partir, je lâchais cette phrase que je répétais depuis déjà un moment dans les mêmes circonstances :

« — J'suis parti chérie, à toute à l'heure.

— Bon courage mon cœur, attention sur la route.

— Promis. »

Elle tourna la tête vers moi, et j'en profitais pour fixer quelques secondes ses

yeux verts magnifiques. Même après tout ce temps, ils continuaient de me rendre dingue. Je fermais à clé la porte et, autant continuer à faire dans la paranoïa malade, appuyais et relevais trois fois de suite la poignée pour m'assurer que la porte ne se rouvrirait pas par la volonté du Saint Esprit. J'enfourchais mon vélo et étais enfin parti.

Température optimale, un petit vent léger me permettait de ne pas avoir trop chaud sur le trajet. On avait emménagé depuis quelques mois, et pour bien faire, j'avais décidé d'arrêter de faire dans la facilité et donc pris l'habitude de me rendre en vélo à la piscine. Histoire de se donner bonne conscience et en prime optimiser mes séances sportives. Dix à douze minutes de trajet, trente minutes dans le bassin, retour en vélo. Oui, j'étais complexé avec mon corps. Et non je n'étais pas devenu cinglé à tout calculer de la sorte. Pas encore.

Deux fois par semaine, je me rendais à la piscine municipale, et deux fois par semaine j'empruntais le même chemin à l'aller et au retour. Si pour quelque raison que ce soit, je changeais de rue sur le trajet, alors là je me sentais comme un fou ! Comme si je venais de faire un truc de dingue, ou que j'allais devenir quelqu'un d'autre. Selon mon humeur du moment. Ce jour-là, c'était plutôt une sensation du genre « Allez Arthur, soit un être hors du commun, fais un truc que toi-même tu ne te pensais pas capable de faire ! ». Oui, c'était profondément débile. Je pensais par moments à aller voir un psy. Cela vous arrive également ?

Bref, on s'en fout. Passons à la suite.

J'arrivais à la piscine, rangeais mon vélo sur le côté et, vous l'aurez déjà deviné je pense, je vérifiais quatre, cinq fois que l'anti-vol était bien glissé entre le support fixe, la roue et le cadre . S'il-vous-plaît, ne me jugez pas trop.

J'avais chaud et l'impression de suer comme un bœuf le long de mon dos. J'étais sûr pourtant d'arriver encore frais. J'étais horrifié à l'idée d'être dégoulinant de toute part alors qu'en vérité tout allait bien. J'étais même encore largement présentable. Comme d'habitude, j'arrivais pile poil pour 17h00 et

j'avais encore quelques entrées sur ma carte, je n'avais plus qu'à me rendre aux vestiaires.

Là aussi, c'était à se demander si je n'avais pas un sérieux problème : je n'empruntais que deux casiers différents. Le 912 était assez grand pour accueillir mon sac et mon casque de vélo tandis que le 922 était plus petit, il me servait quand je venais en voiture (quand il m'arrivait de choisir la facilité). Si jamais les deux étaient déjà pris à mon arrivée, j'étais capable d'y voir un signe annonciateur de malheur. Tout allait bien, le 912 était disponible.

Toujours la même pièce en plastique peinte avec le même motif que le carrelage de ma cuisine pour le casier, et si c'était une autre je pouvais la considérer comme un déchet. Ça y est enfin j'arrivais au niveau des douches, petit pipi de sécurité avant d'y aller, léger savonnage (l'hygiène vous savez) et c'était parti.

Ah oui... C'était encore les vacances d'été... Les jeux gonflables prenaient la moitié du bassin, les deux longueurs les plus proches du bord étaient squattées par des personnes qui ne nageaient tout simplement pas, qui pataugeaient tout au plus. Oui, oui, ils avaient le droit, mais bon... Merde quoi.

J'attaquais la première longueur. Pas trop vite, je devais tenir plus de trente minutes, j'avais un score à tenir. Dès les premières secondes, le contact froid mais rassurant de l'eau me permettait de faire un tri dans ma tête des images de cette journée. Poste compliqué au taff, la même fatigue au retour, les tâches ménagères et j'en passe. Je comptais les longueurs effectuées et luttais pour rester concentré et ne pas perdre le fil, mais mes pensées me faisaient vagabonder bien loin du bassin. Je pensais à toutes ces choses que j'essayais de caser sur mon temps libre mais en vain. Cette course effrénée après le temps pour avoir le temps.

Un petit gars sur le toboggan gonflable à côté de moi jouait un petit peu trop au con. Ils auraient pu mieux disposer ces équipements quand j'y repense... Et à trop faire le guignol, il glissa et tomba droit sur moi. Et merde.

La fin ... ?

Ils disaient que j'étais un miraculé. Que vivre après un tel choc n'était pas donné à tout le monde. Je voulais bien le croire, mais je ne m'imaginai pas continuer de vivre sur une chaise roulante. La gamin avait atterri droit sur ma colonne vertébrale. Tétraplégique. À vie.

Les médecins étaient fiers de m'avoir sauvé, mais l'expression que j'affichais leur avait fait rapidement effacer leurs sourires satisfaits. J'avais envie de leur crier à quel point j'étais en colère.

Les maîtres nageurs ne m'avaient pas tout de suite repéré : heure de grande fréquentation, et avec les enfants qui allaient en tout sens, les gens autour avaient d'abord pensé à un jeu. De ce que j'avais compris, ce fut le cri en panique d'une mère de famille m'ayant aperçu depuis les gradins qui a alerté. À quelques secondes prêt, j'y serais passé. Je me demandais à ce moment-là si je n'aurais pas préféré prendre ce raccourci.

Bien sûr, les questions classiques venaient résonner en écho dans mon esprit : *Pourquoi moi ? Pourquoi ce jour-là, à telle heure ? Pourquoi maintenant ?* Et ainsi de suite.

La famille et les amis passaient à la chaîne devant mon lit d'hôpital. Aucun ne trouvait les mots face à un tel chavirement. Qui aurait pu les avoir ? Pour les questions bêtes, je ne trouvais que des réponses bêtes. Il n'y avait de toute manière rien à dire. J'étais désormais devenu quelqu'un d'autre à leurs yeux. Un poids mort, ayant le défaut d'être vivant.

Marion restait à mon chevet, accablée par ma douleur si bien physique que morale. Je devinais les regards inquiets de ma mère, qui se demandait comment j'allais savoir m'adapter à ma nouvelle situation, moi qui ne pouvait m'empêcher de bouger dans tous les sens.

Mon père était remonté en vitesse dans la région. Je ne pourrais jamais exprimer avec des mots ce que j'avais trouvé dans ses yeux lorsqu'il m'a vu, là, allongé sur ce foutu lit. Il y avait au moins un point positif : je me plaignais depuis peu que je développais un mal de dos sur mon poste de travail. On pouvait dire que le problème était réglé.

Le sarcasme ne me servait à rien, mais il me donnait l'illusion d'affronter avec décence et maturité cette épreuve. J'en étais bien loin. Je me gardais de protester devant qui que ce soit, surtout devant Marion. Elle m'aurait trouvé, à juste titre, ingrat de me plaindre de m'en être sorti, même si j'étais désormais diminué dans mes capacités.

La nuit approchant, les derniers s'en allaient avec la culpabilité de tenir sur leurs deux jambes. Je les avais convaincu de rentrer et de pas s'inquiéter. Que j'allais savoir trouver le sommeil. La nuit blanche qui s'en suivit fut la plus longue de toute ma vie, en tout cas du peu que j'avais vécu jusqu'à cet instant. Les souvenirs avaient défilé sans interruption dans mon esprit encore anesthésié après l'accident.

Au lendemain matin, je pleurais pour la première fois. Seul et en silence. C'était mieux ainsi.

Après la famille et les amis : l'administratif. Une personne des services RH de mon travail vint me poser quelques questions. Elle ne passa pas par quatre chemins : dès que le pronostique tomberait, je serais placé sur un poste plus adapté. Ils ne pensaient pas à mal, mais je ne puis m'empêcher de me sentir réduit.

Place ensuite aux assurances. Il n'était pas encore 10h00 que j'avalais à pleine gorge une série de chiffres et de probabilités pour que j'obtienne telle ou telle aide financière. Je ne savais qu'acquiescer machinalement de la tête, les laissant déballer leur compassion calculée.

Enfin ils furent partis, après une bonne heure de discussion. L'infirmière me signala qu'une dernière personne souhaitait me voir avant les visites familiales et que celle-ci ne souhaitait vraisemblablement pas attendre un autre jour. Je la priais de la laisser entrer. Il s'agissait d'un homme d'une stature massive et carrée. Un militaire. Son uniforme impeccable et propre me donnait presque mal aux yeux.

S'en était suivi la conversation la plus étrange mais aussi la plus décisive de toute mon existence.

Peut-être simplement un nouveau commencement

(Je n'ai pas su faire plus court)

Un pur cliché des films américains : un regard froid et déterminé. Une petite cicatrice au niveau de la lèvre inférieure. Son chien, qui savait ? Le dos droit, rien ne laissait paraître la moindre émotion. Son uniforme semblait être neuf, tant il était impeccable.

« — Monsieur Rivière Arthur ?

— Oui c'est moi mais qui êtes-vous ?

— Qui je suis n'a aucune importance Monsieur Rivière. Je suis ici pour vous faire une proposition.

— Une proposition ? Si vous souhaitez m'engager, je me dois de vous signaler, si vous ne l'aviez pas remarqué plus tôt, mais je suis légèrement... indisposé. Je ne suis plus qu'une simple bouche à nourrir. »

Cette phrase était sortie avec un goût amer de ma bouche. Le choc était là, malgré la surprise et le changement d'ambiance qu'amenait l'inconnu. Mais je devais bien admettre que j'étais assez surpris de devoir avoir cette conversation dans un contexte comme celui-ci. Étais-je en train de rêver ?

« — C'est justement ce pourquoi votre profil nous intéresse. Nous aimerions que vous participiez à une expérience.

— Une expérience ? Eh bien cher monsieur, ou général, je ne sais pas exactement comment je dois vous appeler, vous commencez sérieusement à